Document généré le 25 avr. 2024 12:57

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# Solitaire et glacé

Charlotte Lemieux

Numéro 47, hiver 1991

Des marques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14961ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemieux, C. (1991). Solitaire et glacé. *Moebius*, (47), 29–32.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# SOLITAIRE ET GLACÉ

Charlotte Lemieux

*Qui laisse une trace, laisse une plaie*
Henri Michaux

Il n'a pas fait comme les autres hommes, ne s'est pas donné la peine de l'embrasser d'abord, s'est jeté à pleine bouche sur son sein droit qu'il a mordu de toutes ses forces, à travers le soutien-gorge qu'il a laissé mouillé de salive. Il goûta son hurlement, puis l'interrompit d'un doigt sur sa bouche à elle, en murmurant. Il sortit le sein du soutien-gorge, le regarda longtemps, trop longtemps pour elle qui s'agitait, le lécha avec une sorte de précaution, elle gémissait maintenant, le replaça lentement à l'intérieur du soutien-gorge, et le mordit voracement une seconde fois. Le cri plus long fut interrompu d'un doigt plus pressant. De ce seul doigt, il traçait maintenant le contour de sa bouche à elle, s'insinuait entre les lèvres, s'attardait entre les dents, puis en caressait l'intérieur.

Lui ne criait pas. Mais sa voix avait une sonorité éminemment charnelle, elle était tour à tour berçante et impérieuse, enveloppante et tyrannique, langoureuse et pénétrante. Sa voix était une torture. Ce qu'il disait à la jeune femme ne se répète pas, et aurait suffi à lui écarter les

jambes. Il était question de crimes, de châtiments et de chevaux aussi. Ses mains étaient belles, douces et violentes. Ses gestes allaient de l'insupportable lenteur à la brutalité savamment contenue. Chaque morsure la faisait crier, et toujours il appliquait sa main sur cette bouche qu'il exigeait à d'autres moments grande ouverte. Il consolait chaque douleur, pour en provoquer une plus grande l'instant d'après. Elle se cabrait sous le geste dominateur, et suppliait sous la caresse.

Pour bien préparer cette séance, sans doute prévue par lui depuis longtemps, il lui avait auparavant fait lire de ces livres qu'on trouve difficilement, et qu'on lit dans la moiteur des chambres à coucher, un frisson au creux du ventre. Et le jour venu, il lui avait exhibé sa collection de couteaux (c'était bien sûr un collectionneur), qu'elle avait caressés du doigt en ouvrant imperceptiblement les jambes. Il lui avait enserré le cou, et au moment où elle frémissait, lui avait appliqué, de sa belle main ferme, une claque retentissante sur la joue gauche. Et avait caressé la peau cuisante. Elle sut qu'il était dangereux mais ne pouvait prendre la fuite, excitée par un danger qu'elle prétendait maîtriser mais dont lui, en fait, était le maître. Elle aimait ce danger, et cet homme dangereux.

Puis des heures s'étaient écoulées avant qu'il ne la morde au sein, qu'il ne bave sur son soutien-gorge et qu'il ne glisse sa main dans une culotte parfaitement mouillée. Des heures entièrement remplies de paroles troubles, de gestes ambigus, de regards coupants. Tout comme sa manière de la regarder, sa manière de la toucher avait d'abord été délicate, ensuite appuyée, finalement impérative, et peut-être qu'elle en avait redemandé. Elle aurait souhaité ses mains partout sur elle à la fois, et son corps sur le sien, lui se concentrait sur certains points qu'il négligeait par la suite, et elle allait de surprise en surprise. Sauvage et distant, il savourait son pouvoir sur elle, qui se tordait d'un inhabituel désir. Il savait réprimer les sursauts du corps qui se soulevait sous ses ongles et sous ses dents.

Elle fut tentée de lui céder le tout, qu'il en fasse ce qu'il voulait, qu'il achève cette possession jusque dans les moindres détails du corps écartelé pour lui. Mais elle savait

qu'une si grande avidité ne peut être assouvie (la soif de posséder ne s'étanche pas, le besoin de consumer ne se rassasie pas et la faim de détruire est insatiable). Par-dessus tout, elle ne souhaitait pas mourir, même dans ses bras et peut-être en criant de plaisir.

Quand elle partit, il lui dit combien elle était provocante, qu'il était un mari fidèle, qu'elle était responsable de tout ce qui s'était produit. Elle avait résisté à tant d'agressions, et elle avait cédé à tant d'autres, qu'elle se dit oui peut-être.

Le lendemain, elle s'est levée avec une odeur persistante, celle d'un homme qu'elle ne savait pas encore indélébile. Après l'avoir respirée encore une fois, elle a pris un bain, a frotté vigoureusement, et dans l'un des rares petits matins de sa vie (elle se levait habituellement tard) elle a fait dix kilomètres à vélo dans la forêt de septembre. Au retour, l'odeur avait enfin disparu.

Elle s'est ensuite rendue à son bureau, fut un peu tentée d'attendre un coup de fil qui ne viendrait pas, a photographié mentalement les lieux tels qu'il les avait fugitivement habités, a respiré une dernière fois les mégots, puis a fait disparaître le cendrier et son contenu. Elle a jeté, dans la poubelle d'un autre étage, les objets qu'il avait, au fur et à mesure de ses visites, sciemment éparpillés dans la pièce. Elle a lavé la table et a changé la chaise où il avait coutume, plutôt où il aurait eu coutume de s'asseoir si les choses avaient mieux tourné, pour une chaise moins belle qui traînait dans le couloir. Elle a ouvert la fenêtre et regardé la campagne toute proche.

Cet échec venait confirmer les catastrophes passées et irait rejoindre les chagrins sans objet. Elle l'envisageait déjà dans sa généralité, soit comme le prolongement et la réminiscence des autres échecs globalement rangés dans sa mémoire (elle utilisait le souvenir pour oublier), plutôt que comme l'échec particulier d'un homme et d'une femme, à un moment donné de leur vie. Il n'y avait pas eu de longue habitude, et cette fois le ménage avait été vite fait. Elle crut donc en avoir fini avec cette affaire.

Puisqu'elle était sur place, dans son bureau un dimanche après-midi, elle choisit de travailler. Mais en s'assoyant à sa table de travail, elle remarqua une ecchymose triangu-

laire sur son bras droit, à la hauteur de ce joli muscle qui gonfle au moindre mouvement. La meurtrissure pouvait correspondre au pouce d'une robuste main d'homme. Elle ne pouvait l'effacer.